Pratiques du transnational.

Terrains, preuves, limites

sous la direction de
Jean-Paul Zúñiga

crh

Pratiques du transnational.

Terrains, preuves, limites

sous la direction de

Jean-Paul Zúñiga

La Bibliothèque du Centre de recherches historiques

Préface ..... p. 5
Isabelle Backouche, Christophe Duhamelle, Judith Lyon-Caen

Introduction ..... p. 9
Jean-Paul Zúñiga

De l'international au transnational ..... p. 21

Dosages et contournements des droits des migrants dans un espace international. France, Italie, Tchécoslovaquie, 1900 - 1940 ..... p. 21
Caroline Douki et Paul-André Rosental

L'internationalisation des milieux natalistes et familialistes durant l'entre deux-guerre : un échec ? ..... p. 37
Christophe Capuano

Guerres civiles en Europe au XIXe siecle, guerre civile européenne et internationale blanche ..... p. 57
Jordi Canal

La Fédération internationale des Ligues féminines catholiques (1910-1914), une internationale blanche ? ..... p. 79
Magali Della Sudda

Circulations et constructions spatiales ..... p. 101

La distribution des corps saints des catacombes à l'époque moderne : de Rome aux nations ..... p. 101
Stéphane Baciocchi, Philippe Boutry, Christophe Duhamelle, Pierre-Antoine Fabre, Dominique Julia, pour les participants à l'enquête collective du Centre d'anthropologie religieuse européenne (CRH – Care)

La diffusion d'un livre de coutumes dans le monde ashkénaze : le 'Seyfer ha-Minhogim' de Shimon ben Yehuda ha-Levi Guenzburg (Venise, 1589) ..... p. 121
Jean Baumgarten

maire

Production locale du supralocal ..... p. 145

La production locale de la noblesse
la constitue-t-elle en catégorie transnationale ? ..... p. 147
Robert Descimon et Dinah Ribard

National, transnational. À propos
de deux catégories historiographiques : libertinage et baroque ..... p. 165
Jean-Pierre Cavaillé, Christian Jouhaud

Paradigmes de l'égalité et institutions supralocales
(Piémont-France, première moitié du XVIIIe siècle) ..... p. 175
Simona Cerutti

Du transnational en 1840 :
la misère en France et en Angleterre ..... p. 187
Judith Lyon-Caen

Ouverture méthodologique et écueils ..... p. 197

Le transnationalisme et ses limites :
le champ de l'histoire des migrations ..... p. 197
Nancy L. Green

Comparaison réciproque et histoire.
Quelques propositions à partir du cas russe ..... p. 209
Alessandro Stanziani

Résumés et mots-clés ..... p. 232

Index ..... p. 251

Bibliographie ..... p. 258

JUSTIG

Guerres civiles en Europe au XIXe siecle, guerre civile européenne et Internationale blanche

Jordi Canal, Centre de recherches historiques (unité EHESS/CNRS)

La guerre civile

La guerre civile se trouve au fondement de la genèse ou de la formation d'une bonne partie des nations et des États contemporains, tant en Europe que sur d'autres continents. Ce qui ne signifie bien entendu pas qu'elle remplisse en ce sens des fonctions historiques nécessaires ou qu'elle fasse figure de modèle[1]. Une part notable des conflits désignés comme des guerres d'indépendance ou des guerres de libération nationale, des révolutions ou des résistances, contiennent et intègrent – voire occultent –, au moins pour partie, des guerres civiles. Les conflits et la résistance contre l'ennemi extérieur ne sont pas nécessairement incompatibles avec les luttes internes. Claudio Pavone l'a clairement montré, dans le cas de la résistance italienne, dans une œuvre d'une grande importance : *Una guerra civile. Saggio storico sulla moralità nella Resistenza* (1991)[2]. La révolution n'exclut pas non plus la composante

1. Waldmann Peter, « Guerra civil : aproximación a un concepto difícil de formular », in Waldmann Peter et Reinares Fernando (éd.), *Sociedades en guerra civil. Conflictos violentos de Europa y América Latina*, Barcelone, Paidós, 1999, p. 27-44.
2. Pavone Claudio, *Una guerra civile. Saggio storico sulla moralità nella Resistenza*, Turin, Bollati Boringhieri, 1991, 825 p.

fratricide[3], bien que le degré de confusion en ait toujours été élevé. Toutes les grandes révolutions de l'histoire contemporaine qu'il s'agisse de la révolution française ou chinoise, ou encore russe ou mexicaine sont incompréhensibles sans la guerre civile. En se référant à la Révolution française, Jean-Clément Martin a proposé avec justesse, dans un but pratique et d'analyse scientifique, d'abandonner les jugements de valeur selon lesquels, alors que la guerre civile constitue le comble de l'ignominie, la révolution constitue en elle-même une valeur[4]. Il est certain que, en utilisant des définitions et des typologies classiques, on pourrait arguer qu'on ne trouve pas dans toutes les phases deux armées s'affrontant ou que le conflit n'eût pas toujours un caractère massif, mais, se fonder sur un concept de guerre trop étroit et dogmatique n'a aucun sens. Les guerres civiles possèdent, en fin de compte, des origines, des formes et des déroulements multiples[5].

Malgré sa présence et son importance dans l'histoire contemporaine, la guerre civile a été occultée. Les guerres civiles, fraternelles, sont devenues de mauvaises guerres. Or, bien que ce jugement de valeur n'ait pas toujours eu cours le XXe siècle l'a affirmé avec vigueur[6]. Même les horribles massacres de la Seconde Guerre mondiale n'ont pas changé cette perception, qui continue de conditionner les lectures et les analyses historiques du passé[7]. Les phénomènes fratricides, en tant que tels, ont généré peu d'intérêt. Gabriele Ranzato a proposé, dans un intéressant travail sur les guerres civiles à l'époque contem-

---

3. Schnur Roman, *Rivoluzione e guerra civile*, Milan, Giuffrè, 1986 [1980], 157 p. Koselleck Reinhart, *Futuro pasado. Para una semántica de los tiempos históricos*, Barcelone, Paidós, 1993 [1979], 368 p. Viola Paolo, « Rivoluzione e guerra civile », in Ranzato Gabriele (éd.), *Guerre fratricide. Le guerre civili in età contemporanea*, Turin, Bollati Boringhieri, 1994, p. 5-26. Mayer Arno J., *The Furies. Violence and Terror in the French and Russian Revolutions*, Princeton, Princeton University Press, 2000, 716 p. Payne Stanley G., *La Europa revolucionaria. Las guerras civiles que marcaron el siglo XX*, Madrid, Temas de Hoy, 2011, 416 p.
4. Martin Jean-Clément, « Rivoluzione francese e guerra civile », in Ranzato Gabriele (éd.), *Guerre fratricide...*, p. 27-28.
5. Waldmann Peter et Reinares Fernando (éd.), *Sociedades en guerra civil...*, p. 11-23. González Calleja Eduardo, *La violencia en la política. Perspectivas teóricas sobre el empleo deliberado de la fuerza en los conflictos de poder*, Madrid, CSIC, 2002, p. 524-536. Derriennic Jean-Pierre, *Les guerres civiles*, Paris, Presses de Sciences Po, 2001, 281 p.
6. Lire la première partie de l'article de Canal Jordi, « Guerra civil y contrarrevolución en la Europa del sur en el siglo XIX : reflexiones a partir del caso español», *Ayer*, 55, 2004, p. 37-60.
7. Ranzato Gabriele, « Guerra civil y guerra total en el siglo XX », in *Ayer*, 55, 2004, p. 127-148. Voir également, l'important ouvrage de Ranzato Gabriele (éd.), *Guerre fratricide...*.

poraine, quelques explications à cette attention insuffisante : « *Le ragioni di questa scarsezza di riflessione sulla guerra civile sono molteplici, ma tutte, in definitiva, riconducibili a una difficoltà a riconoscerla, alla quale concorrono, in forma complementare, da un lato, il bisogno di nobilitare i conflitti, o comunque di riassumerli in una motivazione nobilitante, dall'altro l'orrore che la guerra civile suscita e che induce a rimuoverla, negarla o ridimensionarla a fenomeno parziale di più grandi eventi.* »[8]

Depuis quelque temps, cependant, les choses semblent avoir un peu changé et la guerre civile est devenue un objet normal et habituel de l'histoire. Des travaux assez récents comme *The Furies. Violence and Terror in the French and Russian Revolutions* (2000), d'Arno J. Mayer ; *The Logic of Violence in Civil War* (2006), de Stathis N. Kalyvas, ou *Frères de sang. La guerre civile en France au XIXe siècle* (2009), de Jean-Claude Caron, et quelques autres, permettent d'appuyer ce constat de façon adéquate[9].

L'histoire du XIXe siècle est de fait incompréhensible sans la notion de guerre civile. Cela paraît évident en Europe occidentale ou méridionale, tant en France qu'en Espagne, au Portugal ou en Italie. Ces pays vécurent et subirent tout au long du siècle une importante et longue guerre civile, structurée autour de l'axe révolution/contre-révolution. Cette guerre eut évidemment des aspects spécifiques dans chacun des États-nation, tant dans sa chronologie et son intensité, que dans ses implications, ses caractéristiques et ses répercussions. Ces considérations pourraient sans aucun doute s'étendre, avec des nuances, à d'autres pays voisins et à quelques autres plus éloignés. « Une guerre civile longue et destructrice »[10] dans les termes de François-Xavier Guerra, eut lieu au xixe siècle dans une bonne partie de l'Amérique latine. Les recherches des deux dernières décennies l'ont confirmé[11]. Dans ce cadre,

---

8. Ranzato Gabriele, « Un evento antico e un nuovo oggetto di riflessione », in Ranzato Gabriele (éd.), *Guerre fratricide. Le guerre civili in età contemporanea*, Turin, Bollati Boringhieri, 1994, p. 10. Du même auteur, « Évidence et invisibilité des guerres civiles», in Martin Jean-Clément (éd.), *La guerre civile entre histoire et mémoire*, Nantes, Ouest Éditions, 1995, p. 17-25.

9. Mayer Arno J., *The Furies*.... Kalyvas Stathis N., *The Logic of Violence in Civil War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, 716 p. Caron Jean-Claude, *Frères de sang. La guerre civile en France au XIXe siècle*, Paris, Champ Vallon, 2009, 305 p.

10. Guerra François-Xavier, « Éditorial », *Bulletin de l'Institut Pierre-Renouvin*, 7, 1999, [consulté le 11 avril 2011], disponible en ligne : http://ipr.univ-paris1.fr/spip .php?article45.

11. Parmi une ample bibliographie, Lempérière Annick, « Revolución, guerra civil, guerra de independencia en el mundo hispánico 1808-1825 », *Ayer*, 55, 2004, p. 15-36. Demélas Marie-Danielle,

l'historien colombien Marco Palacios invoque le « fratricide comme source de nationalité (*fratricidio como fuente de nacionalidad*)[12] » usant d'une formule suggestive. Sur la voie ouverte par François-Xavier Guerra et Jaime E. Rodríguez, Tomás Pérez Vejo dans un excellent essai publié en 2010 propose une nouvelle interprétation générale des guerres américaines dites d'indépendance en évitant les projections *a posteriori* et en renforçant la complexité interprétative. L'auteur rappelle avec pertinence qu'il s'agit là de l'un des épisodes les plus marquants de l'accouchement du monde contemporain : le passage de la Monarchie catholique à une vingtaine de nouvelles nations et de nouveaux États, Espagne incluse. Les guerres dites d'indépendance constituèrent, pour l'essentiel, des luttes pour la légitimité du pouvoir. Elles ne furent, comme on l'a souvent interprété dès cette époque, ni des luttes entre Créoles et péninsulaires, ni des guerres entre nations, ni, enfin, de simples conflits d'indépendance ou des révolutions. Elles constituèrent, avant tout, des luttes entre Américains, Créoles contre Créoles. De même, les nations surgirent des guerres, mais ne les provoquèrent pas, puisqu'au début du XIXe siècle ces supposées nations n'existaient pas. L'évolution propre des guerres a défini les frontières nationales sur le continent américain et a forgé les nations. En dernière instance, nous sommes face à d'authentiques guerres civiles, pas très différentes de celles qui à la même époque ensanglantèrent l'Espagne, la France ou le Portugal. Les révolutions, dans tous les cas, furent la conséquence du déroulement des guerres. Dans les anciens territoires de la Monarchie catholique, de part et d'autre de l'Atlantique, eurent lieu, entre 1808 et le milieu du siècle, des guerres fratricides longues et intermittentes ; des affrontements, en fin de compte, entre des visions du monde opposées[13]. Les réflexions de Pérez

---

« La notion de guerre civile en question », *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés*, 5, 1997, p. 133-138. Annino Antonio et Guerra François-Xavier (éd.), *Inventando la nación. Iberoamérica, Siglo XIX*, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 2003, 694 p. Demélas Marie-Danielle, *L'invention politique. Bolivie, Équateur, Pérou au XIXe siècle*, Paris, Recherches et Civilisations, 1992, 620 p. Hébrard Véronique, *Le Venezuela indépendant. Une nation par le discours 1808-1830*, Paris, L'Harmattan, 1996, 460 p. Thibaut Clément, *Repúblicas en armas. Los ejércitos bolivarianos en la guerra de Independencia en Colombia y Venezuela*, Bogotá, Planeta-IFEA, 2003, 571 p. Pérez Vejo Tomás, *España en el debate público mexicano, 1836-1867. Aportaciones para una historia de la nación*, Mexico, El Colegio de México-Instituto Nacional de Antropología e Historia, 2008, 467 p.

12. Palacios Marco, *De populistas, mandarines y violencias. Luchas por el poder*, Bogotá, Editorial Planeta Colombiana, 2001, p. 161-195.

13. Pérez Vejo Tomás, *Elegía criolla. Una reinterpretación de las guerras de independencia hispanoame-*

Vejo sont à ce titre d'une grande importance, non seulement pour l'histoire de l'Amérique, mais aussi pour celle de l'Europe occidentale[14].

L'introduction de l'idée de l'existence dans différents pays d'Europe – ou d'Amérique latine – d'une longue guerre civile au XIXe siècle ne constitue pas une manière de suggérer des anomalies ou des exceptions dans l'histoire. Elle ne comporte pas non plus des jugements de valeur péjoratifs du passé national de ces pays. Une interprétation du XIXe siècle soulignant la composante fratricide des affrontements ne saurait constituer une évaluation positive ou négative de l'histoire. L'utilisation de la catégorie « guerre civile » doit en effet rester à l'écart des considérations et des préjugés moraux que suscite son appréhension – dans les deux sens du terme. Il s'agit, par essence, d'un objet historique crucial pour interpréter et comprendre l'histoire du XIXe siècle et la genèse du contemporain. Au cours de ce siècle, comme nous le verrons dans les pages qui suivent à partir d'un point de vue qui privilégie l'action contre-révolutionnaire, des guerres civiles se produisirent en Europe occidentale –en France, au Portugal, en Espagne et en Italie. Ces conflits pourraient même constituer l'exemple d'une véritable guerre civile européenne.

Les guerres civiles en Europe

En France, la guerre civile forma une partie intégrante du processus révolutionnaire ouvert en 1789. Les guerres de Vendée et la chouannerie constituent les exemples les plus clairs du fratricide fraternel, de l'affrontement entre révolution et contre-révolution[15]. Il s'agit de la guerre entre « blancs » et « bleus », magistralement racontée, entre autres, par Honoré de Balzac dans *Les chouans* (1829), Jules Barbey d'Aurevilly dans *L'ensorcelée* (1682) ou par Alexandre Dumas dans *Les Blancs et les Bleus* (1867-1868). Le conflit marque le fond ou l'ambiance du roman, ou bien montre tout

---

ricanas, Mexico, Tusquets, 2010, 200 p.

14. Canal Jordi, « Introducción. Doscientos años de historia de España », in Chust Manuel (éd.), *Crisis imperial e independencia, 1808-1830* (*España*, vol. I, sous la direction de Jordi Canal), Madrid, Fundación Mapfre-Taurus, 2010, p. 11-18.

15. Martin Jean-Clément, « Rivoluzione francese e guerra... ». Du même auteur, *La Vendée et la France*, Paris, Seuil, 1987, 416 p.

entière sa cruelle présence, en tant que « terrible jeu d'échecs »[16]. Mais ni la révolution ni la contre-révolution, ni leurs confrontations, ne s'achevèrent réellement en 1799 ou en 1815, sinon bien plus tard, dans les débuts de la Troisième République. Jacques Godechot avertissait déjà de la nécessité d'étendre le phénomène contre-révolution, tout comme le révolutionnaire, jusqu'au milieu du XIXe siècle, tant en France que dans une bonne partie du monde occidental ; dans un travail récent et important, Jean-Clément Martin semble pencher pour un cadre chronologique révolutionnaire entre 1779 et les décennies 1830-1840[17]. Quoi qu'il en soit, il me semble encore plus adéquat d'élargir le processus de confrontation entre révolution et contre-révolution en France jusqu'à la décennie 1880, et d'adopter la chronologie proposée dans une de ses œuvres par François Furet[18]. Alain Corbin n'a pas fait autre chose lorsqu'il a abordé la question des massacres dans les guerres civiles françaises entre 1789 et 1871[19]. Dans cette optique, Yan Guerrin a montré, par exemple, la persistance de la guerre civile dans la première moitié du XIXe siècle en Haute-Bretagne, et Jean-Clément Martin a fait allusion à l'existence de Vendées tardives[20]. Les exils furent, comme dans d'autres pays, fréquents[21]. Chan-

16. Balzac Honoré de, *Les chouans*, Paris, Flammarion, 1988 [1829], 447 p. Barbey d'Aurevilly Jules, *L'ensorcelée*, Paris, Flammarion, 1966 [1852], 254 p. Dumas Alexandre, *Les Blancs et les Bleus* [1867-1868], Verviers, Gérard & Ca (Collection Gerfaut), s.d., 601 p. La citation est extraite de cette dernière oeuvre, p. 129. Sur roman et contre-révolution en France, coir surtout Bernard Claudie, *Le chouan romanesque : Balzac, Barbey d'Aurevilly, Hugo*, Paris, Presses universitaires de France, 1989, 324 p. Luzzatto Sergio, *Ombre rosse. Il romanzo della Rivoluzione francese nell'Ottocento*, Bologne, Il Mulino, 2004, 185 p. *Vendée, Chouannerie, Littérature*, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1986, 638 p. Canal Jordi (éd.), « Letteratura e politica. Sulla controrivoluzione nell'Europa del XIX secolo », Memoria e Ricerca, 24, 2007.

17. Godechot Jacques, *La contre-révolution. Doctrine et action 1789-1804*, Paris, Presses universitaires de France, 1984 (2e éd. révisée), p. 2. Martin Jean-Clément (sous la direction de), *La Révolution à l'œuvre. Perspectives actuelles dans l'histoire de la Révolution française*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 18-19.

18. Furet François, *La Révolution 1770-1880*, Paris, Hachette, 1988, 525 p. Canal Jordi, *Il carlismo. Storia di una tradizione controrivoluzionaria nella Spagna contemporanea*, Milan, Guerini e Associati, 2011, p. 23-28.

19. Corbin Alain, « I massacri nelle guerre civili della Francia (1789-1871) », in Ranzato Gabriele (éd.), *Guerre fratricide...*, p. 243-268.

20. Guerrin Yann, « Mémoires, mentalités et guerre civile, en Haute-Bretagne de 1800 à 1848 », in Martin Jean-Clément (éd.), *La Guerre Civile…*, p. 129-142.
Martin Jean-Clément, « Le forme di politicizzazione delle campagne francesi attraverso la Contro-

gements de régime et instabilité constitutionnelle, sans oublier les épisodes révolutionnaires comme 1830, 1848 ou la Commune – la fameuse « guerre civile » du texte de Karl Marx, *Der Bürgerkrieg in Frankreich* (1871)[22] – jalonnèrent cette étape.

Dans l'ouvrage *Frères de sang. La guerre civile en France au xixe siècle*, Jean-Claude Caron affirme, en référence au cas français, que « la guerre civile ne semble guère exister aux yeux des historiens travaillant sur le xixe siècle, à l'exception des événements qui sont officiellement qualifiés ainsi, comme la Commune de Paris ». Et il ajoute immédiatement :

« C'est pourtant à travers ce prisme que le XIXe siècle mérite d'être interrogé, afin de comprendre la persistance d'une contradiction majeure entre la violence d'exclusion et « l'impératif d'inclusion » qui est au cœur du discours politique depuis la Révolution française. Cependant, depuis les travaux initiés dans les années 1990 par Jean-Clément Martin ou par Gabriele Ranzato, les historiens ont commencé à prendre en considération la notion de guerre civile comme propre à éclairer la compréhension de l'histoire contemporaine de la France et de l'Europe. Si l'on dépasse telle ou telle séquence chronologique pour généraliser le propos, on observe que cette réticence partiellement vaincue tient à l'histoire même de la France, au rôle d'une mémoire encore présente, voire obsédante et périodiquement réactivée, de conflits internes, de déchirements humains enfouis au plus profond de la communauté nationale. Cette guerre de proximité où le voisin tue le voisin représente la négation même de la mythologie nationale. Jugée à la fois infamante et réductrice, la notion de guerre civile semble stigmatiser une époque, un pays, une population. Pourtant, pourrait-on dire sans provocation aucune, la France contemporaine n'est-elle pas née d'une guerre civile appelée Révolution française ? »[23]

Pour faire référence à cet état de conflictualité permanent dans la France

---

rivoluzione. L'esempio delle Vandee 'tardive' », in Di Rienzo Eugenio (éd), *Nazione e Controrivoluzione nell'Europa contemporanea 1799-1848*, Milan, Guerini e Associati, 2004, p. 189-210. Voir aussi Multon Hilaire, « Géographies et mémoires de la culture politique blanche dans la France du XIXe siècle », in *El carlismo en su tiempo : geografías de la contrarrevolución (I Jornadas de Estudio del Carlismo)*, Pampelune, Gobierno de Navarra, 2008, p. 129-144.

21. Aprile Sylvie, *Le siècle des exilés. Bannis et proscrits de 1789 à la Commune*, Paris, CNRS éditions, 2010, 336 p.

22. Marx Karl, *La Guerra Civil en Francia*, Madrid, Ricardo Aguilera, 1971 [1871], 96 p.

23. Caron Jean-Claude, *Frères de sang*…, p. 11-12.

contemporaine, certains auteurs ont utilisé le terme « guerres franco-françaises ». Jean-Pierre Azéma, Jean-Pierre Rioux et Henri Rousso écrivent, en ce sens, les mots suivants : « Depuis près de deux cents ans, des crises majeures fracturent périodiquement l'unité nationale, plongeant la France dans une guerre civile plus ou moins violente, plus ou moins ouverte. »[24] Je ne pense pas que nous devions nettement distinguer, comme l'a proposé il y a des années Maurice Agulhon, entre guerre civile, *stricto sensu*, et guerre civile au sens figuré ou comme guerre civile morale[25]. Les frontières entre l'une et l'autre apparaissent, à l'heure de vérité, trop perméables et indéfinissables et les espaces d'intersection excessivement abondants. De la même façon, je ne trouve pas judicieux l'exposé rigide qu'Olivier Wieviorka propose dans un article publié en français en 2005 et en espagnol l'année suivante, dans lequel il nie la pertinence du concept de guerre civile appliquée aux années de Vichy, en argumentant que les conflits de cette époque furent sensiblement différents des guerres civiles identifiées comme telles, à savoir l'espagnole de 1936-1939 ou la grecque ; en insistant plus sur les années 1940-1942 que 1942-1945 ; et enfin, en opposant à des Français qui avaient derrière eux des modèles de concorde, des Espagnols « habitués aux luttes intestines »[26]. Aucun des trois arguments – ou, parfois, préjugés – n'apparaît totalement convaincant, puisque les points de départ pourraient être, sans trop de difficulté, différents, et, même, exactement inverses. Il n'existe pas de modèles de guerres civiles, pas plus qu'il n'y a, comme l'a bien montré Norberto Bobbio, de guerres civiles à l'état pur[27]. D'un autre côté, la négation du fratricide ne rachète pas nécessairement nos ancêtres, mais en revanche, elle crée, trop souvent, des filtres empoisonnés pour la compréhension de leurs attitudes et de leurs actions. L'existence d'une guerre civile française, qui aurait ses ori-

---

24. Azéma Jean-Pierre, Rioux Jean-Pierre et Rousso Henry, « Les guerres franco-françaises », Vingtième Siècle, 5, 1985, p. 3. Voir aussi Rousso Henry, *Le syndrome de Vichy, de 1944 à nos jours*, 2e éd. révisée, *Paris*, Seuil, 1990, 414 p.

25. Agulhon Maurice, « Pour une conclusion », in Martin, Jean-Clément (éd.), *La Guerre Civile…*, p. 245-248.

26. Wieviorka Olivier, « Guerre civile à la française? Le cas des années sombres (1940-1945) », Vingtième Siècle, 85, 2005, p. 5-19. Citation en p. 19. Également dans Wieviorka Olivier, « ¿Guerra civil a la francesa? El caso de los años sombríos (1940-1945) », in Aróstegui Julio et Godicheau François (éd.), *Guerra Civil. Mito y memoria*, Madrid, Marcial Pons-Casa de Velázquez, 2006, p. 337-360.

27. Bobbio Norberto, « Guerra civile ? », *Teoria Politica*, 1-2, 1992, p. 300.

gines dans l'épisode révolutionnaire de 1789, est, comme l'assure pertinemment Jean-Clément Martin, indéniable[28].

La guerre civile, ouverte ou à l'état latent, constitua, également, l'épine dorsale du XIXe siècle espagnol. Ce pays subit pendant la majeure partie du siècle les effets d'une longue guerre civile, discontinue mais persistante, dans laquelle alternaient les périodes de combat ouvert, de soulèvements insurrectionnels, d'exils et les étapes de tranquillité plus apparentes que réelles. À tout moment, comme l'écrirait Miguel de Unamuno, on pouvait « *sentir la paz como fundamento de la guerra y la guerra como fundamento de la paz* »[29]. Révolution et contre-révolution, révolutionnaires et contre-révolutionnaires en somme, maintinrent en Espagne un affrontement permanent, qui peut facilement être reconstruit entre 1808 et 1876. Des conflits de haute, moyenne et basse intensité se succédèrent alors. Il y a cependant eu une certaine tendance à l'oubli du caractère fratricide d'une bonne partie des affrontements armés de ce siècle, tant dans l'historiographie qu'à un niveau plus général. On n'a pas prêté à ces conflits l'attention qu'ils méritent, en réservant quasi exclusivement la dénomination de « guerre civile » à la Guerre civile espagnole de 1936-1939. On pourrait affirmer la même chose ou presque concernant les processus massifs d'émigration politique du XIXe siècle et le grand exil de 1939[30]. Quoi qu'il en soit, la guerre civile doit être érigée en élément clé de l'histoire espagnole au XIXe siècle.

La guerre d'Indépendance constitua l'antichambre des querelles hispano-espagnoles du XIXe siècle. En 1836, dans *De la guerra civil de España*, Evaristo San Miguel faisait déjà référence à un conflit ouvert en 1808 qui n'était pas encore refermé[31]. Des années plus tard, le romancier Benito Pérez Galdós écrivit, dans le premier volume de la seconde série des *Episodios Nacionales*, intitulé *El equipaje del rey José* (1875) et situé dans les derniers moments de

---

28. Martin Jean-Clément, « La Révolution française : généalogie de l'ennemi », *Raisons pratiques*, 5, 2002, p. 70.
29. Unamuno Miguel de, « Paz en la guerra », *Ahora*, 25 avril 1933, cité dans Azaola José Miguel de, *Unamuno y sus guerras civiles*, Bilbao, Laga, 1996, p. 17.
30. Canal Jordi, « Guerra civil y contrarrevolución… » ; et, du même auteur, « Los exilios en la historia de España », in Canal Jordi (éd.), *Exilios. Los éxodos políticos en España, siglos XV- XX*, Madrid, Sílex, 2007, p. 11-35.
31. San Miguel Evaristo, *De la guerra civil de España*, Madrid, Imprenta de Don Miguel de Burgos, 1836. Voir Rújula Pedro, « La guerra como aprendizaje político. De la guerra de la Independencia a las guerras carlistas », dans *El carlismo en su tiempo*…, p. 41-63.

la guerre d'Indépendance : « *La actual guerra civil, por sus cruentos horrores, por los terribles casos de lucha entre hermanos, y aun por el fanatismo de las mujeres, que en algunos lugares han afilado sonriendo el puñal de los hombres, presenta cuadros ante cuyas encendidas y cercanas tintas palidecerán, tal vez, los que reproduce el narrador de cosas de antaño. El primer lance de este gran drama español, que todavía se está representando a tiros, es lo que me ha tocado referir en éste, que, más que libro, es el prefacio de un libro. Sí ; al mismo tiempo que expiraba la gran lucha internacional, daba sus primeros vagidos la guerra civil ; del majestuoso seno ensangrentado y destrozado de la una, salió la otra, cual si de él naciera. Como Hércules, empezó a hacer atrocidades desde la cuna.* »[32]

Ce fut, cependant, pendant le Triennat libéral (1820-1823) que ces querelles – des blancs contre les noirs, selon une terminologie très répandue à l'époque[33] – ont acquis d'importantes proportions. Le carlisme est la principale expression des mouvements contre-révolutionnaires espagnols contemporains. La dialectique carlisme-libéralisme allait présider au XIXe siècle[34]. Ce ne fut pourtant pas la seule modalité de la contre-révolution qui se développa en Espagne – le royalisme du Triennat libéral ou le parti *Renovación Española* pendant la Seconde République, constituent d'autres exemples possibles –, même si, sans aucun doute, elle en fut la plus importante à tous les niveaux[35]. De là découle le fait que, dans l'histoire de l'Espagne, spécialement pour le XIXe siècle, carlisme et contre-révolution soient parfois devenus des synonymes.

Les guerres carlistes, qui ont aussi reçu le nom de *carlistadas*, constituèrent la principale expression des querelles entre Espagnols au XIXe siècle. Le carlisme, un mouvement sociopolitique de caractère antilibéral et antiré-

32. Pérez Galdós Benito, *El equipaje del rey José* (*Episodios Nacionales*, 11), Madrid, Alianza Editorial, 2003 [1875], p. 142.

33. Canal Jordi, « Matar negros, hacer blancos : los colores y los nombres del enemigo en las guerras civiles de la España contemporánea », *Espacio, Tiempo, Forma. V. Historia* Contemporánea, 20, 2008, p. 19-36.

34. Aróstegui Julio, « El carlismo en la dinámica de los movimientos liberales españoles. Formulación de un modelo », *Actas de las I Jornadas de Metodología Aplicada a las Ciencias Históricas. IV. Historia Contemporánea*, Saint-Jacques-de-Compostelle, Universidad de Santiago-Fundación Juan March, 1975, p. 225-239. Cet article a été revu et complété par l'auteur in Canal Jordi (éd.), *El carlisme. Sis estudis fonamentals*, Barcelone, L'Avenç-Sceh, 1993, p. 51-77.

35. Rújula Pedro, *Contrarrevolución. Realismo y Carlismo en Aragón y el Maestrazgo, 1820-1840*, Saragosse, Prensas Universitarias, 1998, 516 p.

volutionnaire, surgit dans les dernières années de l'Ancien Régime et survit encore aujourd'hui[36], quoique dans une position très marginale. Les termes « carlisme » et « carliste », apparus pendant la seconde restauration absolutiste de Ferdinand VII, entre 1823 et 1833, dérivaient du nom de l'infant Charles Marie Isidore de Bourbon – celui qui allait devenir le roi Charles V des légitimistes – et désignaient la forme évoluée de courants préexistants, dont la principale matérialisation avait été le royalisme (*realismo*)[37]. La cause carliste exprimait le maintien de la tradition et le combat contre le libéralisme et tout ce que celui-ci représentait, tant dans la réalité qu'à un niveau abstrait. Dieu, la Patrie, le Roi, avec l'ajout tardif des Fueros, constituaient les piliers sur lesquels se dressait une idéologie qui contenait un degré notable d'imprécision[38]. Le territoire carliste par excellence fut le nord de la Péninsule, particulièrement touché au début du XIXe siècle par d'importants processus de transformation économique, sociale, et sans doute, culturelle. Avec le temps, la mobilisation carliste se concentra dans des zones concrètes – et, surtout, la Navarre – converties en ghetto d'une culture politique carliste enracinée et en permanente reproduction[39].

L'étape délimitée par les années 1833 et 1876 constitue l'époque de la plus grande présence et de la plus grande importance du carlisme en Espagne. Tout au long de quatre décennies et demie, comme conséquence de l'affrontement permanent entre carlistes et libéraux, se succédèrent insurrections,

---

36. Pour une histoire du carlisme à l'époque contemporaine, voir Canal Jordi, *El carlismo. Dos siglos de contrarrevolución en España*, Madrid, Alianza Editorial, 2000, 500 p.

37. Canal Jordi, « El Rey de los carlistas. Reflexiones sobre las palabras, las personas y las cosas », in *Por Dios, por la Patria y el Rey : las ideas del carlismo (IV Jornadas de estudio del Carlismo)*, Pampelune, Gobierno de Navarra, 2011, p. 227-249.

38. Ugarte Javier, *La nueva Covadonga insurgente. Orígenes sociales y culturales de la sublevación de 1936 en Navarra y el País Vasco*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1998, p. 420. Canal, Jordi, « La longue survivance du Carlisme en Espagne : proposition pour une interprétation », in Martin Jean-Clément (sous la direction de), *La Contre-Révolution en Europe, XVIIIe-XIXe siècles. Réalités politiques et sociales, résonances culturelles et idéologiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001, p. 297-299.

39. Millán Jesús, « Una reconsideración del carlismo », *Ayer*, 29, 1998, p. 91-107. Voir également Caspistegui Francisco Javier, « "Spain's Vendée" : Carlist identity in Navarre as a mobilizing model », in Ealham Chris et Richards Michael (éd.), *The Splintering of Spain. Cultural History and the Spanish Civil War, 1936-1939*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 177-195 ; et, du même auteur, « ¿Carlismo en Navarra o Navarra carlista?: paradojas de una identidad conflictiva entre los siglos XIX y XX », in *El carlismo en su tiempo…*, p. 205-243.

émeutes, et un total de trois guerres, qui mobilisèrent des milliers d'hommes et impliquèrent autant d'autres familles. Tant la Première Guerre carliste, ou guerre de Sept Ans (1833-1840) que la Seconde Guerre carliste (1872-1876) se déroulèrent dans des moments très critiques, que l'on peut percevoir comme potentiellement ou effectivement révolutionnaires. D'une part durant la Régence de Marie-Christine de Naples, veuve de Ferdinand VII, au milieu du processus terminal de la crise de l'Ancien Régime et de décollage de la Révolution libérale – les liens de la première *carlistada* avec les luttes des royalistes pendant le Triennat Libéral et des *malcontents* en 1827 sont, dans ce cadre, plus qu'évidents. D'autre part pendant le Sexennat Démocratique (1868-1874), une période de turbulences qui commence avec le détrônement d'Isabelle II et qui comprend la monarchie d'Amédée Ier – combattu avec acharnement par les carlistes, comme ennemi du Pape, du fait des agissements de la maison de Savoie pendant l'unification italienne – et la courte expérience de la Première République. Les deux guerres eurent pour principal théâtre d'opérations l'Espagne septentrionale, jusqu'à créer au Pays Basque et en Navarre, à certains moments, de véritables États carlistes[40]. Ces *carlistadas* se conclurent par d'importants mouvements d'exil politique. Entre la guerre des années trente et celle des années soixante-dix, à côté de multiples tentatives variées d'insurrection – en 1855 ou en 1860, pendant le règne d'Isabelle II ; en 1869 ou en 1870, au début du Sexennat Démocratique, pour ne citer que les plus remarquables –, eut lieu la guerre des Matiners (1846-1849), qui n'affecta que la Catalogne[41]. La déroute de la Seconde Guerre carliste signifia la fin du carlisme belliqueux, si l'on omet le mouvement isolé d'octobre 1900 – que l'on a appelé l'*Octubrada* – ainsi que la notable participation carliste au camp soulevé en juillet 1936[42]. Les gouvernants de la Restauration (1875-1923) fournirent d'immenses efforts pour mettre fin au long cycle de violences

40. Garmendia Vicente, *La Segunda Guerra Carlista (1872-1876)*, Madrid, Siglo XXI, 1976, 144 p. Montero, Julio, *El Estado Carlista. Principios teóricos y práctica política (1872-1876)*, Madrid, Aportes XIX, 1992, 416 p. Molina Fernando, *La tierra del martirio español. El País Vasco y España en el siglo del nacionalismo*, Madrid, Centro de Estudios Políticos y Constitucionales, 2005, 321 p.

41. Sur la guerre des Matiners, lire Vallverdú Robert, *La guerra dels Matiners a Catalunya (1846-1849). Una crisi econòmica i una revolta popular*, Barcelone, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 2002, 498 p.

42. Canal Jordi, *Banderas blancas, boinas rojas. Una historia política del carlismo, 1876-1939*, Madrid, Marcial Pons, 2006, p. 19-46.

politiques initié en 1808, cycle qui avait présidé à la construction de l'État libéral en Espagne, ou, selon les mots de Mari Cruz Romeo, à la route vers la modernité politique[43]. Ce régime offrit une période de stabilité extraordinaire à tous égards dans l'Espagne contemporaine bien qu'il ait pu paraître fragile à certains moments.

Il est possible que le cas portugais soit, en ce sens, le plus proche du cas espagnol. Bien que l'on puisse suivre l'analyse d'Hipólito de la Torre sur les différences observables à l'époque contemporaine entre les deux pays péninsulaires – une certaine précocité portugaise dans le décollage libéral et un degré moindre de violence et plus important de civilité au Portugal –[44], on ne peut résister à l'envie de parler d'histoires parallèles, et même croisées, dans la première moitié du XIXe siècle, et notamment dans la période allant des invasions françaises de 1807 à la *Regeneração* portugaise de 1851. Comme en Espagne, les tensions entre révolution et contre-révolution marquèrent le triennat de 1820-1823 et aboutirent, des années plus tard, à une guerre civile, de 1828 à 1834 – et, plus particulièrement, entre 1832 et 1834 –, qui opposa miguelistes et libéraux. Dans le roman *Mário* (1868), d'António de Oliveira Silva Gaio, l'étape 1820-1834, dans son ensemble, est décrite comme celle des « *lutas civis portuguesas* » ou de « *a nossa guerra civil* »[45]. Il est intéressant de constater, comme l'a déjà fait il y a quelques années Miriam Halpern Pereira, que la guerre civile portugaise de 1832-1834 reste assez mal connue, considération qui peut s'étendre sans trop de nuances à tout le règne de Dom Miguel[46].

Le triomphe des libéraux face aux partisans de l'absolutisme migueliste, qui conduit nombre d'entre eux en exil, ne signifia pas la fin de ce mouvement

43. Romeo Mari Cruz, « Las guerras civiles en el siglo XIX : ¿una ruta excepcional hacia la modernización? », in Townson Nigel (sous la direction de), *¿Es España diferente? Una mirada comparativa (siglos XIX y XX)*, Madrid, Taurus, 2010, p. 107.

44. De La Torre Gómez Hipólito, « Portugal y España : ¿historias paralelas? », in De La Torre Gómez Hipólito et Vicente, António Pedro (sous la direction de), *España-Portugal. Estudios de Historia Contemporánea*, Madrid, Editorial Complutense, 1998, p. 135-141. Du même auteur, « Unidad y dualismo peninsular : el papel del factor externo », *Ayer*, 37, 2000, p. 11-35.

45. Silva Gaio António de Oliveira, *Mário. Episódios das Lutas Civis Portuguesas de 1820-1834*, Porto, Lello & Irmâo Editores, 1981 [1868], p. XXIV.

46. Pereira Miriam Halpern, *Das Revoluções Liberais ao Estado Novo*, Lisbonne, Presença, 1993, p. 235-236.

contre-révolutionnaire qui avait pour slogan *Deus, Pátria, Rei*[47]. Au Portugal, comme en Espagne, les conflits de basse et moyenne intensité se poursuivirent après la guerre, mélange de guérilla et de banditisme, jusqu'à l'éclatement dans la seconde moitié de la décennie 1840 des révoltes de Maria da Fonte et de Patuleia[48]. À cela nous devrions ajouter l'instabilité politique du camp libéral lui-même, ce qui a conduit l'historienne Maria de Fátima Bonifácio à définir la période 1834-1851 comme « guerre de tous contre tous »[49]. Le narrateur d'*A Brazileira de Prazins* (1882), un intéressant roman de Camilo Castelo Branco, fait référence dans les premières pages de l'œuvre à Maria da Fonte comme une des « guerras civis » – significativement au pluriel – d'« *a minha pátria* »[50]. La *Regeneração* de 1851 mit fin à cette longue période d'affrontements, de révoltes et de luttes civiles au Portugal[51]. Plusieurs éléments permettent d'expliquer la fin du miguelisme – bien qu'on ne puisse oublier ses liens avec l'Intégralisme Lusitanien et avec les agitations contre la Première République, au XXe siècle, qui firent que certains craignirent le retour de la

47. Lousada Maria Alexandre, *O Miguelismo (1828-1834). O discurso político e o apoio da nobreza titulada*, thèse de doctorat, Lisbonne, Universidade de Lisboa, 1987. Silva Armando Barreiros Malheiro da, *Miguelismo. Ideologia e mito*, Coimbra, Livraria Minerva, 1993, 359 p. Ferreira Maria de Fátima Sá e Melo, « 'Vencidos, pero no convencidos' : movilización, acción colectiva e identidad en el miguelismo », *Historia Social*, 49, 2004, p. 73-95 ; et, du même auteur, « La Controrivoluzione in Portogallo : il miguelismo », in Di Rienzo Eugenio (éd.), *Nazione e Controrivoluzione...*, p. 239-259. Lousada Maria Alexandre et Ferreira Maria de Fátima Sá e Melo, *D. Miguel. Temas e debates*, Lisbonne, Círculo de Leitores-Centro de Estudos dos Povos e Culturas da Expressão Portuguesa, 2006, 356 p. Cardoso António Manuel Monteiro, *A Revolução Liberal em Trás-os-Montes (1820-1834). O Povo e as Elites*, Porto, Edições Afrontamento, 2007, 392 p.

48. Ferreira Maria de Fátima Sá e Melo, *Rebeldes e Insubmissos. Resistencias Populares ao Liberalismo (1834-1844)*, Porto, Afrontamento, 2002, 584 p. Mónica Maria Teresa, *Errâncias miguelistas (1834-43)*, Lisbonne, Cosmos, 1997, 593 p. Brissos José, *A insurreição miguelista nas resistências a Costa Cabral (1842-1847)*, Lisbonne, Edições Colibri, 1997, 246 p. Capela José Viriato, *A Revolução do Minho de 1846. Os difíceis anos de implantação do liberalismo*, Braga, Governo Civil de Braga, 1997, 159 p. Bonifacio Maria de Fátima, *História da Guerra Civil da Patuleia 1846-47*, Lisbonne, Estampa, 1993, 184 p. Cf. aussi *Congresso da Maria da Fonte, 150 anos*, Póvoa de Lanhoso, Câmara Municipal, 1996, 333 p.

49. Bonifacio Maria de Fátima, *Apología da história política. Estudos sobre o século XIX português*, Lisbonne, Quetzal Editores, 1999, p. 160-181.

50. Castelo Branco Camilo, *A Brasileira de Prazins* [1882], in *Obras Completas*, vol. VIII, Porto, Lello & Irmão Editores, 1988, p. 679.

51. Sardica José Miguel, *A Regeneração sob o signo do Consenso : a política e os partidos entre 1851 e 1861*, Lisbonne, Imprensa da Ciências Sociais, 2001, 392 p.

guerre civile[52] –, prématurée par rapport au carlisme. Parmi ceux-ci il faut sans doute considérer l'expérience du gouvernement et de contrôle de l'État de Dom Miguel, entre 1828 et 1834, ce qui rendit extrêmement difficile l'élaboration d'un mythe aux origines victimisantes crédible et durable.

Dans le cas de la France, donc, comme dans ceux de l'Espagne et du Portugal, l'idée d'une longue guerre civile au XIXe siècle, avec des caractéristiques propres et spécifiques ; avec une combinaison d'épisodes d'intensité diverse ; avec la coexistence d'étapes de paix dans la guerre et de guerre dans la paix, comme le disait Miguel de Unamuno ; et avec un croisement de réalités et d'imaginaires, nous apparaît comme totalement pertinente. Il en va de même pour l'Italie. Ce cas n'est pas très différent des autres, même s'il est vrai que deux éléments semblent l'en éloigner. Premièrement, le thème de l'État, puisque dans le cas italien ne se produit pas un conflit entre membres d'un État pour le contrôle de cet État – ou d'États et non-États, comme l'a montré Charles Tilly[53] –, mais un affrontement au sein même du processus de construction de l'État à partir d'entités étatiques ou pré-étatiques. Comme l'a rappelé Reinhardt Koselleck, État et guerre civile sont des concepts apparemment opposés[54]. Nous ne devons pas, cependant, confondre les États d'Ancien Régime avec ceux de l'époque libérale, qui ont peu à voir, au point que certains auteurs nient l'existence des premiers[55]. L'argument, parfois utilisé pour nier le fratricide dans l'Italie du XIXe siècle, selon lequel celui-ci ne serait pas possible puisqu'il n'y avait pas d'État italien jusqu'à une date bien avancée dans la seconde moitié du siècle me semble faible. En second lieu, la difficulté, de la part des historiens eux-mêmes, surtout italiens mais aussi non italiens, à reconnaître que dans l'Italie du XIXe siècle il y eut une guerre civile. Le mythe du *Risorgimento* et de l'unification face à l'étranger continue de peser excessivement. Adriano Sofri a fait référence, en 2000, au tabou de la guerre civile[56]. Il apparaît plus qu'évident, néanmoins, comme Claudio Pavone, Virgilio Ilari

52. Neves Hermano, *Guerra Civil*, Lisbonne, Typographia José Bastos, 1911, 206 p.
53. Tilly Charles, *Grandes estructuras, procesos amplios, comparaciones enormes*, Madrid, Alianza Editorial, 1991 [1984], 204 p.
54. Koselleck Reinhart, *Futuro pasado*…, p. 73.
55. Schaub Jean-Frédéric, « L'histoire politique sans l'état : mutations et reformulations », in Barros Carlos (éd.), *Historia a Debate*, vol. III, La Corogne, Historia a Debate, 1995, p. 217-235.
56. Sofri Adriano, « Il tabù della guerra civile », *La Repubblica*, 25 novembre 2000.

et d'autres auteurs l'ont montré pour le xxe siècle[57], que le fratricide, la lutte entre Italiens, entre révolutionnaires et contre-révolutionnaires, se trouve aux fondements de la construction de l'État libéral contemporain. Cela ne signifie, en aucun cas, contester l'envergure du *Risorgimento*, pour l'exprimer dans les termes d'Alberto M. Banti, « *come movimento politico-culturale centrale nella vicenda dell'Italia contemporanea* »[58].

Des mouvements comme les Viva Maria ou les différentes *insorgenze*, tout comme les résistances à l'unification – spécialement dans le royaume de Naples, avec les Bourbons sur le trône –, font partie d'un conflit long et ouvert, composé de différentes phases[59]. Risorgimento, unification, guerre d'indépendance ou *brigantaggio* sont des termes non neutres, mais chargés de significations et de charge idéologique. Il est possible que ce soit dans le cas de l'Italie du Sud – bien qu'on ne puisse pas oublier les expressions comme « Vendées toscanes »[60] ou les résistances dans des duchés comme Parme et Modène – que le conflit apparaisse avec le plus de clarté. Selon les mots de l'historien légitimiste Giacinto de Sivo, dans *I Napoletani al cospetto delle nazioni civili* (1861), écrits après l'unité italienne :

« *Le nazioni civili che mirano lo svolgimento di questo gran dramma italiano, iniziato a nome della civiltà e del progresso, saran per fermo stupefatte al mirar la rea lotta che spezialmente nel reame delle Sicilie procede cruenta ed atrocissima fra Italiani ed Italiani. Dopo tante lamentazioni contro lo straniero, non è già contro lo straniero che aguzza e brandisce le arme quella fazione che*

57. Pavone Claudio, *Una guerra civile*.... Ilari Virgilio, *Guerra civile*, Rome, Ideazione, 2001.

58. Banti Alberto M., *Il Risorgimento italiano*, Rome, Laterza, 2004, p. VIII.

59. Entre autres, Turi Gabriele, *Viva Maria. Riforme, rivoluzione e insorgenze in Toscana (1790-1799)*, Bologne, Il Mulino, 1999, 376 p. Rao Ana M^a, *Folle controrivoluzionarie. Le insorgenze popolari nell'Italia giacobina e napoleonica*, Rome, Carocci, 1999, 214 p. De Francesco Antonino, « Insorgenze e identità italiana », in Di Rienzo, Eugenio (éd.), *Nazione e Controrivoluzione...*, p. 85-116, et, du même auteur, « Nazione e controrivoluzione nel Mezzogiorno d'Italia, 1799-1867 », in *El carlismo en su tiempo...*, p. 153-165. Viglione Massimo, *Le insorgenze. Rivoluzione e controrivoluzione in Italia 1792-1815*, Milan, Ares, 1999, 236 p. Leoni Francesco, *Storia della controrivoluzione in Italia (1799-1859)*, Naples, Guida, 1975, 347 p. Macry Paolo (éd.), *Quando crolla lo Stato. Studi sull'Italia preunitaria*, Naples, Liguori Editore, 2003, 448 p. Belardelli Giovanni, Cafagna Luciano, Galli Della Loggia Ernesto et Sabbatucci Giovanni, *Miti e storia dell'Italia unita*, Bologne, Il Mulino, 1999, 229 p.

60. Pécout Gilles, « La mobilisation patriotique et ses résistances dans les campagnes toscanes à la fin du Risorgimento (1859-1870) », in Martin Jean-Clément (sous la direction de), *Guerre et répression. La Vendée et le monde*, Nantes, Ouest Éditions, 1994, p. 120-121.

vuol parere d'esser la italica nazione. Pervenuta ad abbrancare la potestà, ella non assale già il Tedesco, né il Franco, né l'Anglo, che tengono soggetta tanta parte d'Italia; ma versa torrenti di sangue dal seno stesso della patria, per farla povera e serva. Ella grida l'unità e la forza; e frattanto ogni possibilità d'unione fa svanire, con la creazione di odii civili inestinguibili; e distrugge la sua stessa forza in cotesta guerra fratricida e nefanda, che la parte più viva e generosa della italiana famiglia va sperperando ed estinguendo. L'Italia combatte l'Italia. Gli stranieri potentissimi e formidabili sogghignano e preparano le arme; in mentre le persone, le industrie, il commercio, le arti italiane e ogni forza va in fondo, fra gli spogli, le fucilazioni, gl'incendi e le ruine. L'Italia subissa l'Italia. »[61]

Lutte entre Italiens, guerre fratricide, l'Italie combattant contre l'Italie : telle est la vision qu'avaient certains des perdants de l'unité, comme Giacinto de Sivo. Le « *grande duello contro Franceschiello Dio Guardi* », que Tancrède annonce à son oncle, le prince de Salina, avant de partir dans les montagnes, dans *Il Gattopardo* (1958), est, au fond, une image du fratricide[62]. Les travaux d'historiens comme Paolo Pezzino ou Eugenio di Rienzo apportent de nombreux arguments en ce sens[63]. Je ne tente en aucun cas de faire des affirmations indiscutables et provocatrices, mais plutôt d'offrir quelques éléments utiles pour générer une discussion scientifique.

La guerre civile européenne

Pour l'Europe occidentale du XIXe siècle, l'idée d'une guerre civile – ou de plusieurs guerres civiles – dans la guerre civile, comme quelques auteurs l'ont appliquée au XXe siècle, peut être également très stimulante pour nos analyses[64]. Il ne s'agit pas simplement de tenter de transposer « la guerre civile européenne » entre fascisme et communisme au siècle précédent, mais de suggérer que pour bien des contemporains se livrait à cette époque, dans dif-

61. Cité dans Pezzino Paolo, « Risorgimento e guerra civile. Alcune considerazioni preliminari », in Ranzato Gabriele (éd.), *Guerre fratricide...*, p. 56.

62. Lampedusa Giuseppe Tomasi di, *Il Gattopardo* [1958], Milan, Feltrinelli, 1974, p. 40.

63. Pezzino Paolo, « Risorgimento e guerra civile... », p. 56-85. Di Rienzo Eugenio, « Le due rivoluzioni », in Di Rienzo Eugenio (éd.), *Nazione e Controrivoluzione...*, p. 9-83.

64. Beevor Anthony, *La Guerra Civil española*, Barcelone, Crítica, 2005, 904 p.

férents pays d'Europe, un grand conflit entre révolutionnaires et contre-révolutionnaires, qui était toujours le même quoique sur des théâtres différents[65]. Une véritable guerre civile européenne, en fin de compte. Jean-Clément Martin avait déjà fait référence, dans cette optique, à une guerre civile mondiale et à une première guerre internationale idéologique pour les années 1790[66]. Charles Garnier, dans un livre consacré au carliste espagnol José Borges et à ses combats en terres italiennes, écrivait, en 1861 : « Les légitimistes s'aperçoivent enfin que les révolutionnaires de tous les pays font cause commune, et qu'il faut opposer solidarité à solidarité. »[67] Et Francisco Tristany, un autre carliste qui lutta dans le sud de l'Italie, expliquait à son frère, en 1861 également :

« *Ya sabes cuántos sacrificios hemos hecho hasta aquí; sólo anhelábamos continuarlos hasta dar la vida, si hubiera sido menester, en defensa de la causa de nuestro Rey. La espada que empuñábamos en España, volveremos a tomarla para combatir por la legitimidad en donde convenga : los revolucionarios son en todas partes los mismos, y sus planes siempre inicuos. La usurpación cometida contra el augusto Rey de Nápoles pide una justa venganza, y tendremos en grande honor el cooperar por nuestra parte a ella.* »[68]

« L'épée que nous brandissions en Espagne, nous la reprendrons pour combattre pour la légitimité partout où il le faudra : les révolutionnaires sont partout les mêmes, et leurs plans toujours iniques. », avait écrit en espagnol Tristany. Sur les combats à Naples, précisément, Marc Monnier assurait, dans son *Histoire du brigandage dans l'Italie méridionale* (1862) : « Naples devint le

---

65. Sur la guerre civile européenne au xxe siècle, voir parmi une ample bibliographie, Nolte Ernst, *La guerra civil europea 1917-1945. Nacionalsocialismo y bolchevismo*, Mexico, Fondo de Cultura Europea, 1994 [1987], 516 p. Rusconi Gian Enrico, *Se cessiamo di essere una nazione*, Bologne, Il Mulino, 1993, 192 p. Pavone Claudio, « La seconda guerra mondiale : una guerra civile económica ? », in Ranzato Gabriele (éd.), *Guerre fratricide...*, p. 86-128. Preston Paul, « La guerra civil europea, 1914-1945 », in Romeo Mari Cruz et Saz Ismael (éd.), *El siglo XX. Historiografía e historia*, Valence, Publicacions Universitat de València, 2002, p. 137-165. Traverso Enzo, *À feu et à sang. De la guerre civile européenne 1914-1945*, Paris, Stock, 2007, 370 p.

66. Martin Jean-Clément, *Contre-Révolution, Révolution et Nation en France 1789-1799*, Paris, Seuil, 1998, p. 128-137.

67. Garnier Charles, *Le Général Borges*, Paris, Dentu, 1861, p. 29.

68. Cité par Sarlin Simon, *La mobilisation européenne contre le Risorgimento : la défense des Bourbons de Naples au moment de la transition unitaire*, Paris, EPHE, mémoire de DEA, 2005, p. 82. Également dans Sarlin Simon, « Los carlistas en Italia en el siglo XIX », in *Violencias fratricidas : carlistas y liberales en el siglo XIX (II Jornadas de Estudio del Carlismo)*, Pampelune, Gobierno de Navarra, 2009, p. 231-232.

point de mire de toute l'Europe légitimiste, qui espéra un moment, par les provinces méridionales, reprendre l'Italie, et, par l'Italie, l'Europe ou la France du moins, qui, sous tous les régimes, est la tête et le cœur de la Révolution »[69].

Dans un ouvrage intitulé *Campagnes et aventures d'un volontaire royaliste en Espagne* (1869), l'auteur, un officier originaire de Vendée, qui signait avec les initiales MAT, affirmait, pour justifier son engagement dans les troupes du prétendant carliste : « On se battait au-delà des Pyrénées, et la cause qui enflammait le cœur de ces loyaux Espagnols, était celle de la légitimité dans tous les pays. Dès lors, tout mon désir fut de passer la frontière et de me joindre à eux »[70]. Dans le roman *Zalacaín el aventurero* (1908), Pío Baroja écrivait à propos du rapport des légitimistes français au prétendant carliste espagnol Charles VII, Don Carlos :

« *Los legitimistas franceses se lo figuraban como un nuevo Enrique IV, y como de allí, del Bearn, salieron en otro tiempo los Borbones para reinar en España y en Francia, soñaban con que Carlos VII triunfaría en España, acabaría también con la maldita República francesa, daría fueros a Navarra, que sería el centro del mundo, y, además, restablecería el poder político del Papa en Roma.* »[71]

La lutte contre le libéralisme et la révolution, ainsi que la défense de la légitimité et du catholicisme, unissait ces personnes au-delà de leurs nations respectives. Dans la guerre civile européenne du XIXe siècle s'affrontaient deux grandes visions du monde et deux grands projets, avec de multiples déclinaisons internes, pour la construction de la société contemporaine. Les mêmes affirmations que celles citées plus haut peuvent se retrouver dans la bouche ou sous la plume de libéraux célèbres ou anonymes.

Il est impossible de faire une histoire de la révolution ou de la contre-révolution au XIXe siècle enfermée dans le seul cadre national. L'histoire du carlisme, par exemple, n'est pas une histoire exclusivement espagnole. Elle

69. Monnier Marc, *Histoire du brigandage dans l'Italie méridionale*, Paris, Michel-Lévy frères, 1862, p. 151-152.

70. Cité par Blanchard Rubio Laetitia, « Le carlisme au filtre de la mémoire : les mémoires des militaires au service de la construction d'une mémoire collective », in Lanes Marsall Julien et Ostolaza Maitane (éd.), *Las culturas políticas en la España del siglo XIX*, Paris, Éditions Hispaniques, 2010, p. 91.

71. Baroja Pío, « Zalacaín el aventurero » [1908], in *Obras Completas*, vol. I, Madrid, Biblioteca Nueva, 1946, p. 197.

constitue, aussi, une histoire française, comme l'a bien montré Emmanuel Tronco, et par extension, européenne[72]. L'écrivain Pierre Benoit, dans son roman *Pour Don Carlos*, de 1920, l'avait parfaitement compris au moment de raconter les aventures d'Olivier de Préneste[73]. Les liens entre mouvements contre-révolutionnaires ont été permanents sur le continent européen, jetant les fondements de l'existence informelle, dans les décennies centrales du XIXe siècle, d'une véritable Internationale blanche. Hommes et femmes, argent et armes, pratiques politiques et idées – Alexandre Dupont a mis en relief, par exemple, les intenses contacts et les influences mutuelles entre Louis Veuillot et le groupe de *L'Univers* et les néo-catholiques espagnols[74] – circulèrent de manière permanente en Europe occidentale. Et même au-delà, comme l'illustre, par exemple, la participation de carlistes et de libéraux espagnols dans la guerre de Sécession – ou guerre civile – américaine, au début des années 1860[75], ou dans différents mouvements en Amérique latine. Multiples furent les aides économiques reçues, et nombreux les légitimistes étrangers qui luttèrent dans le camp carliste pendant la guerre de Sept Ans ou la Seconde Guerre carliste. On pourrait faire le même constat concernant la guerre civile migueliste au Portugal. Beaucoup de contre-révolutionnaires français, espagnols, belges, allemands, portugais et autres se mobilisèrent, personnellement ou grâce aux dons et à la propagande, en faveur du roi de Naples et de la cause qu'il incarnait, de manière parallèle à la large adhésion reçue par les garibaldiens et les unitaires libéraux en général. Les zouaves pontificaux ne constituent pas, dans ce cadre, une expérience exceptionnelle[76]. Le comte français Henri de Cathelineau, en particulier, est un excellent exemple de la mobilité blanche. Descendant de l'une des principales familles vendéennes qui avaient combattu le jacobinisme, il participa dans sa jeunesse au soulèvement de la duchesse de Berry, en 1832, s'engageant peu de temps après dans les troupes

72. Tronco Emmanuel, *Les Carlistes espagnols dans l'Ouest de la France (1833-1883)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, 348 p.

73. Benoit Pierre, *Pour Don Carlos*, Paris, Albin Michel, 1920, 317 p.

74. Dupont Alexandre, « Louis Veuillot y el carlismo », in *Por Dios, por la Patria y el Rey…*, p. 81-105.

75. Cancio Fernández, Raúl C., *Carlistas y confederados. La intervención española en la guerra de Secesión americana*, Barcelone, Inédita Ediciones, à paraître.

76. Boutry Philippe, « Zouaves pontificaux », in Levillain Philippe (sous la direction de), *Dictionnaire historique de la Papauté*, Paris, Fayard, 1994, 1 759 p. Guénel Jean, *La dernière guerre du Pape. Les zouaves pontificaux au secours du Saint-Siège, 1860-1870*, Rennes, PUR, 1998, 196 p.

miguelistes au Portugal, et ensuite, dans les troupes carlistes en Espagne. Plusieurs années plus tard, en 1860, il était à Rome en train d'organiser un corps autonome de légitimistes étrangers, et en 1861 il se trouvait au service des Bourbons de Naples. En 1870 Cathelineau leva un corps de Volontaires Vendéens en France, avec l'autorisation du gouvernement de la défense nationale. En 1872, enfin on peut le localiser à la frontière franco-espagnole, collaborant aux préparatifs du soulèvement qui mènerait à la Seconde Guerre carliste[77].

Enfin, les prétendants légitimistes européens en exil créèrent des réseaux très importants, destinés à continuer les combats – guerriers ou d'autres – et à obtenir des soutiens ; c'est ce qu'ont fait le comte de Chambord (Henri V) à Froshdorf, Dom Miguel (Michel 1er) à Rome ou, parmi d'autres, Don Carlos (Charles VII) à Venise. Le gouvernement en exil des Bourbons de Naples qui siège à Rome dans les années 1860 constitue un cas particulier. Il tisse un maillage contre-révolutionnaire dans toute l'Europe[78]. L'Internationale blanche – de même qu'une Internationale noire, créée par le Vatican aux années 1870[79] – a donc bien existé au xixe siècle. Il semble possible et logique, en définitive et comme conclusion à cette contribution, de s'interroger sérieusement sur le fait de savoir si les guerres civiles qui opposèrent, tout au long du XIXe siècle, révolutionnaires et contre-révolutionnaires dans les États-nation en construction de l'Europe occidentale peuvent être considérées comme les pièces d'une grande guerre civile européenne.

---

77. Albònico Aldo, *La mobilitazione legittimista contro il regno d'Italia : la Spagna e il brigantaggio meridionale postunitario*, Milan, Giuffrè, 1979, 402 p. Sarlin Simon, « Henri de Cathelineau et l'expérience du volontariat armé contre-révolutionnaire dans l'Europe du XIXe siècle », in Dumont Bruno et Multon Hilaire (sous la direction de), *Les Blancs et les contre-révolutionnaires en Europe*, Rome, École française de Rome, à paraître.

78. Sarlin Simon, *Le gouvernement des Bourbons de Naples en exil et la mobilisation européenne contre le Risorgimento entre 1861 et 1866*, Paris, thèse doctorale EPHE, 2010.

79. Lamberts Emiel (éd.), *The Black International. L'Internationale noire (1870-1878)*, Louvain, Leuven University Press, 2002, 515 p.

Guerres civiles en Europe au XIXe siecle, guerre civile européenne et Internationale blanche

Jordi Canal

guerre civile, guerre civile européenne, Internationale blanche, Révolution, contre-révolution, Europe

La guerre civile se trouve au fondement de la genèse ou de la formation d'une bonne partie des nations et états contemporains, tant en Europe que sur d'autres continents. L'histoire du XIXe siecle en Europe occidentale ou méridionale, tant en France qu'en Espagne, au Portugal ou en Italie, devient incompréhensible sans la guerre civile. Ces pays vécurent et subirent tout au long du siècle une importante et longue guerre civile, structurée autour de l'axe révolution contre-révolution. Pour bien des contemporains se livrait à cette époque, dans différents pays d'Europe, un grand conflit entre révolutionnaires et contre-révolutionnaires, qui était toujours le même quoique sur des théâtres différents. Une véritable guerre civile européenne, en fin de compte. Les liens entre mouvements contre-révolutionnaires ont été permanents sur le continent européen, jetant les fondements de l'existence informelle, dans les décennies centrales du XIXe siecle, d'une véritable Internationale blanche.

Civil War in Europe in the Nineteenth Century, European Civil War and the "White Internationale"

civil war, European civil war, Internationale blanche, revolution, counter revolution, Europe

Civil war is the basis of the creation and formation of a large part of modern nations and states, in Europe as well as in other continents. The 19th century history of Western and Southern Europe, in France as well as in Portugal or Italy, cannot be understood without the notion of civil war. All century long, these countries lived and suffered through an important and lengthy civil war developed around a revolution-counterrevolution axis. For many of those living at the time, a major conflict was going on in various European countries between revolutionaries and counterrevolutionaries that was always the same regardless of where it occurred: A true European civil war. The links between counterrevolutionary movements have been permanent on the European continent, laying the foundation of the informal existence of a true "White Internationale" in the mid-19th century.